

Cette force ainsi dotée, imprimant à une portion définie de la matière un cachet significatif, ce n'est pas la nature, entité vague, notion vide qui participe à la fois de la divinité et de la création, et qui, s'imposant aussi bien aux êtres vivants qu'à ceux qui ne vivent pas, ne saurait donner la loi de la vie. L'idée de la force, au xvii^e siècle, est plus nette ; on comprend qu'elle n'est admissible qu'à la condition d'être adéquate à ses effets, et on ne se contente plus, à moins de remonter jusqu'à Dieu, d'une force illimitée dont les transformations rappellent le maître Jacques des comédies.

D'autre part, admettre que l'individu vivant n'est qu'un composé hasardeux où toutes les forces sollicitent à leur gré les atomes matériels, est, pour Stahl, renier la vie en niant à la fois et le mouvement et l'individualité. Le mouvement, parce qu'aucune puissance ne le viendrait entretenir dans la forme qui lui est assignée pour le maintien de l'individu ; l'individualité, parce qu'elle suppose une unité inconciliable avec le jeu de forces contradictoires et sans but.

Voilà le problème posé ; car, dans ces questions ardues, il ne suffit pas de critiquer des solutions, il faut s'enquérir tout d'abord de ce qu'on avait à résoudre.

Stahl chercha une force qui remplit les conditions du programme, et il s'arrêta à un quelque chose auquel il donna le nom d'âme, sans en fournir la définition précise ; conception flottante comme le sera toujours celle d'une puissance unique destinée à résumer la multiplicité des manifestations vitales.

En remontant si haut, au lieu de se résigner à rester à mi-route, plus près des phénomènes qu'il essayait d'interpréter, Stahl obéit à une impulsion dont il n'eut pas conscience, mais qui domine l'histoire du vitalisme, et qui sert à expliquer ses imperfections, en même temps qu'elle lui assure un certain caractère de grandeur.

La vie a dans l'homme son expression la plus élevée ; l'organisation humaine est au moins aussi complexe qu'aucune autre, et, de plus, l'homme concentre en lui des propriétés qui lui

sont réservées exclusivement, ou qu'on retrouve tout au plus à l'état rudimentaire dans les autres espèces vivantes. Son unité, sa personnalité, se composent d'un élément physique et d'un élément moral, non pas rapprochés, mais soudés intimement par un lien mystérieux, solidaires l'un de l'autre, vivant de la même vie, et qu'on ne peut disjoindre que par une abstraction en contradiction avec la réalité. Celui qui prétend isoler un des deux éléments et donner la formule de son existence se trompe grossièrement et n'arrive qu'à des conclusions infirmées d'avance, parce qu'elles n'auront plus de sens le jour où il aura remis à sa véritable place le fragment qu'il avait séparé. Pour se rendre compte de la vie, pour en saisir la notion vraie, il est nécessaire de l'embrasser tout entière, et de ne pas scinder son unité. S'il est démontré (et qui le nie ?) que les puissances morales commandent aux agents physiques, si la volonté fait mouvoir les muscles, si la frayeur trouble la circulation, si le chagrin entrave la nutrition, comment comprendre la vie des organes sans faire la part de cette influence ? Si le trouble de la circulation retentit sur la pensée, si la volonté faiblit dans un corps débile, si la digestion modifie les penchants et les caractères, comment être au courant de la vie morale sans faire acception de ces éléments actifs ? La vie est une, comme l'homme est un, ou plutôt l'homme est un parce que la vie est une. La force vitale ne peut ni se partager ni se dédoubler, à moins de rompre l'unité de l'individu, c'est-à-dire d'abdiquer la seule mission qui lui soit dévolue.

C'est là l'idée fondamentale du vitalisme animique ; au lieu de détourner les yeux de ce problème immense, il le fixe résolument, et plus une donnée du problème est obscure, plus il s'obstine à porter la lumière sur ce point ténébreux. Van Helmont, dans un de ces apologues qui lui sont familiers, représente un philosophe pénétrant dans une grotte immense et profonde, et cherchant en vain à l'éclairer tout entière avec le modeste fanal qu'il porte à la main. Ne retrouve-t-on pas là l'image du vitalisme stahléen, et son insuffisance est-elle sans excuse ?

que la majorité des gens se porte à peu près bien, et évitant de s'arrêter au brutal démenti que la mort inflige à leurs tendances optimistes.

Cependant, par la force même de cette dualité, tout système vitaliste est double : la première moitié appartient à la théorie de la force vivante; la seconde, à l'étude des éléments qui interviennent dans l'organisme concurremment avec elle. Or toutes les fois que des forces supposées contradictoires sont ainsi mises en présence, quand une infinité est opposée à une autre infinité, si sévère que soit la science, elle incline à emprunter ses dénominations au monde moral. Les deux agents, au lieu d'être simplement divers, deviennent hostiles, l'un triomphe, et l'autre est vaincu, et le savant, spectateur indifférent par principe, devient en fait l'historien d'une lutte dont il raconte les incidents en termes empruntés au vocabulaire des passions humaines.

Comment s'étonner que le vitalisme, plaçant l'homme physique et moral en face de la matière inanimée, ait usé et abusé au besoin de semblables métaphores; la vie est non seulement pour lui une lutte incessante, mais il prend parti contre un des antagonistes; il applaudit au succès et dissimule les défaillances; il a les convictions, et par suite les entraînements auxquels succombent instinctivement tous ceux qui croient soutenir une bonne cause. Aussi les doctrines vitalistes ont-elles des mouvements qui sentent la passion, elles entraînent ou les convictions ardentes ou les attaques sans pitié, et ne retiennent rien ou presque rien du calme impassible de la science.

Ce défaut, inexcusable partout ailleurs, n'est pas, pour le médecin, sans quelques mérites qui l'absolvent. La pratique y gagne un zèle que ne refroidissent pas les obstacles; la foi du médecin communique au malade une confiance parfois salutaire; la vie, qui a pour elle tous les droits, qui s'ingénie à réparer tous les désastres, qui n'a d'autre souci que de préserver le patient, lui apparaît comme un mystérieux auxiliaire, sur lequel on lui a appris à compter. Lequel de nous, même parmi les plus antivitalistes, n'aime, à l'heure attristée où la maladie le domine, à se

laisser bercer de l'idée qu'il porte en soi une force d'infatigable résistance, et qu'il n'est pas sans appui dans la lutte. Je reconnais que tout cela ne s'appelle pas de la science; [mais nous n'en sommes pas à apprendre que le médecin a des obligations morales, et que toute illusion qui donne la force d'accomplir un devoir mérite d'être respectée.

Le vitalisme de Stahl, en réservant ses préférences pour cette première partie de la théorie qui met en relief les attributs de la force vitale, ne négligea pas néanmoins la recherche des forces contraires qui la combattent, la contre-balancent ou l'annulent. Cette seconde partie de la doctrine, omise sciemment ou honnêtement ignorée par tant de critiques, est le complément indispensable sans lequel il n'est pas permis de juger en connaissance de cause de cette théorie vitaliste ou de toute autre. L'unité de la vie se décomposant en deux éléments contradictoires, l'un ne se mesure ni ne se limite sans l'autre.

L'humorisme antique, reposant sur une chimie de fantaisie, avait imaginé que la plupart des maladies reconnaissent pour cause l'introduction, dans les liquides de l'économie, d'une substance nuisible qu'il convenait de rejeter au dehors, mais qui ne pouvait être expulsée, qu'à son temps, en son heure, à son lieu. Généralisant ainsi les effets produits par les intoxications, admettant que les phénomènes de la maladie correspondent aux diverses phases des empoisonnements définis, les anciens firent à la longue de cette comparaison une vérité prouvée, sinon un article de foi. Ils y gagnaient de se représenter sous une forme simple et lucide la somme des influences extérieures dans lesquelles se perd encore aujourd'hui notre science la plus avancée.

Au xvii^e siècle, une telle supposition n'était plus défendable, et, par une brusque dérogation à ces traditions vieilles, Stahl oppose à l'humorisme un solidisme qui depuis lors est resté le compagnon à peu près inséparable du vitalisme.

A mon sens, cette deuxième partie de la doctrine la moins approfondie est de beaucoup la plus importante; tandis que la théorie de la vie, tant qu'on l'envisage comme une force abstraite,

s'élève aux régions les moins accessibles de l'inconnu, ici elle redescend au niveau du fait. Au lieu du *pourquoi* qui régit souverainement et despotiquement les phénomènes, on en vient à dissertar sur le *comment*. Ce ne sont plus les intentions de la vie, ce sont ses actes que l'on juge. On sent déjà naître l'esprit moderne dans une école qui cherche moins à l'acclamer qu'à s'en défendre, et qui subit comme malgré elle son irrésistible ascendant. Sous une forme obscure et que le progrès de nos connaissances a rendue mieux compréhensible, l'autorité de la matière apparaît à chaque pas, et l'école, en soutenant que les lois impréscriptibles de la matière sont un moment suspendues dans la courte durée de la vie, n'en reconnaît pas moins qu'elles subsistent virtuellement.

Il y a là un curieux enseignement qu'on ne saurait trop méditer, dont les vitalistes eux-mêmes n'ont pas saisi toute la portée et dont les adversaires n'ont pas tenu compte. De part et d'autre, on a cru qu'il suffisait de discuter le principe, et on s'est maintenu sur ce terrain, parce qu'il semblait à la fois plus commode à la défense et plus favorable à l'attaque. C'est au contraire dans le détail des expressions partielles de la vie que doit se juger le système. Envisagé sous ce point de vue, il se présente avec un tout autre aspect; tel qui l'avait condamné dans ses propositions générales incline à l'accepter dans ses propositions particulières, et plus d'une fois il a peine à comprendre non pas seulement comment les conséquences sont engendrées par le principe, mais comment elles parviennent à se concilier avec lui.

C'est en ayant sans cesse présent à l'esprit ce dédoublement, qu'on arrive à comprendre comment, dans toute discussion sur le vitalisme, des esprits, partant des données les plus opposées, finissent par se rapprocher quand ils touchent aux faits, et s'étonnent alors de voir s'évanouir leurs plus grosses divergences.

Le corps vivant, agrégat matériel, se compose de parties soumises aux lois de la matière. De ces lois, les unes sont compatibles avec la vie, bien plus, elles lui sont nécessaires; les

autres lui sont hostiles, et ce sont les seules qui, chez l'être vivant, soient suspendues. Si la force vitale est une par son but, elle est multiple par ses effets. De même que tous les organes digestifs concourent à l'unité de la nutrition, bien que chacun d'eux ait son attribution qui lui est propre; de même l'individu maintient la vie par une multitude d'actions que la science isole artificiellement, ou, ce qui revient au même, qu'elle analyse. L'observateur qui s'absorberait dans l'investigation du système veineux n'aurait de la circulation que l'idée la plus incomplète; son travail ne serait pas absolument stérile, mais il ne servirait qu'à fournir les matériaux d'une plus haute recherche. Aussi bien celui qui voudrait connaître la circulation, sans l'étudier dans tous les éléments qui y contribuent, tenterait une œuvre impossible.

Or à chaque force partielle suspendue par son intervention, il faut que la vie oppose une autre force partielle, qui lui résiste. Pour se servir d'une comparaison devenue banale parce qu'elle est expressive, l'autorité qui gouverne un empire n'impose pas en masse sa volonté: à chaque acte qu'elle réproouve, elle oppose une défense spéciale, et plus elle a multiplié ses prescriptions, mieux elle a assuré l'exercice de sa puissance, et ce n'est pas à Dieu seul que s'applique le *maximus in minimis*.

Le vitalisme du dix-septième siècle eut le mérite de comprendre la nécessité de procéder ainsi; il comprit vaguement, mais il comprit qu'il ne suffirait plus d'asseoir le principe vital sur un trône, l'entourant d'une pompeuse majesté; il rechercha quels moyens la vie opposait à chaque cause de mort, mettant ainsi face à face la matière vivante et la matière inanimée, et demandant à l'une comme à l'autre l'explication qu'une seule eût été forcément incapable de fournir. Ainsi la porte fut ouverte à toutes les sciences, timidement, il est vrai, et comme si on pressentait déjà qu'on laissait s'introduire de redoutables ennemis.

Le professeur de Halle, quel que fût son incontestable génie, avait pris une tâche que des siècles seuls pouvaient accomplir;

quand il eut à découvrir ces forces vitales, qui n'ont pas d'équivalents dans les êtres inanimés, et qui, dans sa doctrine, tiennent en échec les forces inhérentes à la matière, il déposa ses ailes, pour prendre l'expression d'un poète, et se mit à fouiller lentement et laborieusement.

Préoccupé des phénomènes circulatoires par des raisons inutiles à déduire, il assigna au mouvement des tissus, à leur tonicité, ou à leur défaut de résistance, la première place dans l'ordre des phénomènes qu'il s'appliquait à poursuivre, et il s'en tint là, ne pouvant aller plus loin.

Je n'ai ni à analyser ici la doctrine particulière du maître ni à en discuter le fort et le faible ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il fut le précurseur vrai de Haller, et que s'il ne fit pas jaillir la source, lui, le premier, il marqua la place où il convenait de creuser.

Le vitalisme, avant d'arriver jusqu'à nous, traversa donc deux périodes, que j'ai cherché à caractériser, parce que, sans ces notions préliminaires, il me semblait que le vitalisme contemporain échappait à toute appréciation sérieuse. Ce passé, tel que j'ai essayé de le représenter, n'est pas celui qui appartient à l'histoire ; on se tromperait également si on y cherchait l'exposé des doctrines sous la forme où elles se sont produites, et si on m'accusait de les avoir travesties en les interprétant.

C'est un défaut pour l'historien et l'objet d'un juste blâme de dépister à tout prix, dans les œuvres d'autrefois, les idées de son temps ; mais l'étude des travaux de nos devanciers n'a pas pour seul but d'en reproduire le tableau fidèle, on a le droit, sinon le devoir, de fouiller à son libre choix dans les doctrines qui sont devenues du domaine commun, pour en extraire toutes les notions dont le présent peut tirer parti. En procédant avec cette intention formelle et exclusive, il arrive, il est vrai, que le savoir du présent jette sur le passé une lumière artificielle, et qu'on y découvre des tendances dont les auteurs n'avaient nulle conscience. Mais il en est de la génération des idées comme de celle des êtres vivants : la connaissance de l'embryon sert à celle

de l'individu parfait, comme la notion de l'individu, dans les phases plus avancées de son développement, profite à l'investigation des états embryonnaires.

Mon but a été d'indiquer tout d'abord quelles transformations le vitalisme a subies ; comment, à mesure que le cercle des connaissances scientifiques s'agrandissait, il a vu son autorité décliner, la place que venaient occuper les sciences physico-chimiques étant soustraite à sa domination ; comment aussi le vitalisme, qui se complaisait à aborder les plus hautes questions, devait à sa hardiesse même ses contradictions et ses incertitudes ; tandis que la science d'aujourd'hui, plus habile, éludant les problèmes ou les circonscrivant à son gré, gagnait à cette prudence de paraître rigoureuse, alors qu'elle n'était que circonspecte. C'est de la sorte, en ajournant comme inopportune la recherche du *primum movens*, l'étude des relations de l'âme et du corps, les phénomènes de la vie intellectuelle ou morale dans leurs rapports avec les actes physiques et tant d'autres inconnus, que certains physiologistes en sont venus à réduire la vie à des proportions si élémentaires, qu'ils ont pu, en toute conscience, mépriser leurs devanciers, sans même s'apercevoir que, s'ils résolvaient si aisément les questions où se perdaient les vitalistes, c'est qu'ils avaient eu la sagesse de ne pas se les proposer.

(Archives générales de médecine, 1860.)

Plus ceux qui ont suivi sa trace se sont conformés à sa méthode, et plus ils ont incliné vers la métaphysique; plus ils ont hésité à s'élançer aveuglément à sa suite, plus ils ont amoindri et en même temps simplifié la question. On peut dire que chaque système postérieur au sien marque une étape entre la vie humaine comme il l'a conçue et le mode d'existence dévolu aux êtres inanimés.

Voilà donc l'idée suprême et probablement le terme extrême des hardiesses du vitalisme. Une force unique préside à tous les phénomènes de la vie, à quelque point de vue qu'on l'envisage; elle est, parce qu'elle est nécessaire, et que, sans elle, vivre devient impossible. Or c'est la condition de toute force, qu'elle s'appelle l'attraction, la gravitation, ou la vie, de n'exister que parce que notre esprit en a reconnu la nécessité pour expliquer les phénomènes; l'âme, force vitale, a donc sa raison d'être au même titre logique que toutes les autres forces.

Que cette argumentation soit inattaquable, je n'en crois rien; mais ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans cette longue et laborieuse discussion. Évidemment la théorie a été établie en vue de ses applications à la médecine, et ce n'est pas là son côté le moins attaquable. Cette puissance, destinée à s'exercer dans une sphère d'action si étendue, devient insaisissable; responsable de tous les phénomènes, elle échappe au contrôle, et on comprend à peine quel profit il y aurait à mieux analyser ses effets, tant on serait encore loin d'en saisir le dernier mot; son immensité même offre un refuge facile à la paresse des adeptes, trop disposés à mettre leur ignorance à l'abri derrière ce principe universel, qui convient à tout et n'explique rien. C'est à ce point qu'on pourrait dire qu'un vitalisme exclusif est inconciliable avec la recherche, et, par un corollaire obligé, incompatible avec l'avancement de la science.

Mais la vie n'est pas éternelle, elle a ses défaillances; il y a plus, elle a sa négation dans la mort. La force vitale, même quand elle se nomme l'âme, ne peut rendre raison de tous les phénomènes qui s'accomplissent chez l'être vivant, c'est par une sorte d'ingé-

nieux subterfuge qu'on la fait servir à l'explication de la maladie; mais aucune habileté ne saurait la faire intervenir pour aider à l'explication de la mort. Ou la mort est le néant, absurdité inacceptable, ou la matière, dépouillée de la vie, obéit encore à des forces et reconnaît des lois. Moins l'être animé vit, plus ces forces en dehors de l'agent vital ont d'action, et, quand il a cessé de vivre, elles gardent pour elles seules un empire partagé jusque-là.

La vie réelle, celle qui n'est pas inventée pour les usages des philosophes contemplatifs, mais qui tombe sous l'expérience du médecin, n'est donc pas l'expression unique de la force vitale. Quelques attributs qu'on accumule, quelque sagacité qu'on dépense à échafauder des hypothèses, la force vitale, destinée par essence à conserver l'être vivant, ne peut être invoquée lorsque la vie qu'elle doit entretenir ou s'affaisse ou s'anéantit. L'optimisme traditionnel des vitalistes se débattrait en vain contre une nécessité toute de sens commun; la réalité fatale de la mort ne fait pas question, et ce serait un singulier système que celui qui n'existerait qu'à la condition de la discuter. D'un autre côté, les amoindrissements maladifs de cette entité compacte qui représente la vie sont justement l'objet des études du médecin, et il aurait mauvaise grâce à ne pas s'en préoccuper. Le vitalisme est donc, bon gré, mal gré, contraint de scinder l'unité à laquelle il a fait tant de sacrifices, et de lui substituer la dualité de l'être vivant. Une part des actes qui s'opèrent est attribuée à la puissance vitale, quelque nom qu'elle ait revêtu; l'autre est sous la dépendance de puissances d'un autre ordre. La vie est la résultante de deux actions s'exécutant en sens contraire, s'équilibrant plus ou moins, mais de telle sorte que l'équilibre finit toujours par être rompu, au détriment de la vitalité et au profit des agents antagonistes.

Le vitalisme a toujours tâché de réduire au plus bas chiffre l'énergie de ces influences extra-vitales qu'il n'était pas libre de repousser. On a vu les anciens accueillir la maladie comme un libérateur, et on retrouve les disciples de Stahl essayant de démontrer plus timidement que la maladie est l'exception rare,